

ROSCHER ET KNIES ET LES PROBLÈMES LOGIQUES DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE HISTORIQUE 1903-1906

é par **Wolf Feuerhahn Max Weber**

Editions de Minuit | « Philosophie »

2005/2 n° 85 | pages 3 à 18

ISSN 0294-1805

ISBN 9782707319180

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-philosophie-2005-2-page-3.htm>

!Pour citer cet article :

é par Wolf Feuerhahn Max Weber, « Roscher et Knies et les problèmes logiques de l'économie politique historique 1903-1906 », *Philosophie* 2005/2 (n° 85), p. 3-18.

DOI 10.3917/philo.085.0003

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de Minuit.

© Editions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ROSCHER ET KNIES
ET LES PROBLÈMES LOGIQUES
DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE HISTORIQUE
1903-1906¹

[42]

II. KNIES ET LE PROBLÈME DE L'IRRATIONALITÉ [1905]

I. *L'irrationalité de l'agir*²

[Le caractère de l'œuvre de Knies]

La première édition du principal ouvrage méthodologique de Knies, *Die politische Oekonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode*, fut publiée en 1853³, avant que ne paraisse le premier volume du *System de Roscher* (1854)⁴ discuté par Knies dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen* (1855)⁵. L'ouvrage de Knies ne reçut, en dehors de petits cercles de spé-

1. *NdT* : Ce texte, dont nous achevons actuellement la traduction intégrale et annotée, a été publié dans le *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verhandlung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich* dirigé par Gustav Schmoller en trois parties. La première intitulée « La "méthode historique" de Roscher » a paru en 1903 (27^e année, cahier 2, Leipzig, Duncker & Humblot, 1181-1221), la deuxième intitulée « Knies et le problème de l'irrationalité » en 1905 (29^e année, cahier 4, Leipzig, Duncker & Humblot, 1323-1384) et la troisième qui constitue la suite de la deuxième partie en 1906 (30^e année, cahier 1, Leipzig, Duncker & Humblot, 81-120). Une quatrième partie devait suivre, mais le texte est resté inachevé. Les passages traduits ici sont extraits de la deuxième partie et suivent la pagination de l'édition des *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen, 1922, 1-145.

2. *NdT* : Weber emploie tantôt « Handeln » tantôt « Handlung ». Nous avons traduit l'un par « agir » l'autre par « action ». En allemand, « Handeln » est certes d'un usage beaucoup plus fréquent qu'« agir » en français, mais dans ce texte Weber débat avec certaines théories de l'histoire qui considèrent que la liberté est le propre de l'agir humain. L'usage des guillemets à la page 65 conforte, selon nous, cette prudence de traducteur.

3. *NdT* : La première édition de l'ouvrage de Karl (ou Carl) Knies (1821-1898) *Die politische Ökonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode* date de 1853 (Braunschweig : C.A. Schwetschke und Sohn (M. Bruhn)), la seconde de 1883 (même éditeur).

4. *NdT* : Wilhelm Roscher (1817-1894) a publié les cinq volumes de son *System der Volkswirtschaft* entre 1854 et 1894 à Stuttgart chez Cotta. Le premier volume paru en 1854 est intitulé *Die Grundlagen der Nationalökonomie*.

5. *NdT* : Cf *Göttingische* [et non « Göttinger »] *gelehrte Anzeigen*, 1855, I. Band, 9 (vom 15 Januar 1855), 10. und 11. Stück (vom 18. Januar 1855), 81-101. Knies souligne dans son compte-rendu qu'il partage l'approche historique des phénomènes économiques, mais reproche notamment à Roscher d'assimiler la méthode de l'économie politique à celle de la physiologie et d'oublier le caractère éminemment individuel des réalités économiques qui, à la différence des phénomènes physiologiques, ne peuvent être ramenées à une identité générale (88).

cialistes, que peu d'attention ; Knies crut pouvoir se plaindre du fait que Roscher ne l'ait pas davantage cité et discuté⁶, il eut une violente polémique avec Bruno Hildebrand⁷. – Puis, dans les années soixante, alors que l'école libre-échangiste allait de victoire en victoire, le livre tomba pratiquement dans l'oubli. Ce n'est que lorsque le mouvement du « socialisme de la chaire » acquit de l'emprise sur la jeunesse⁸ qu'on commença à le lire davantage, de telle sorte que Knies, dont le deuxième ouvrage majeur, *Geld und Kredit*⁹, élaboré dans les années soixante-dix, était très éloigné de la

6. *Note de Weber* : Avec peu de raisons du reste, puisque Roscher aussi bien le cite largement dans le *System* et qu'il le traite avec reconnaissance dans *Geschichte der Nationalökonomie* [NdT : cf : p. 1015 note, p. 1038-1039]. On peut certes remarquer que Roscher ne répondit pas de façon détaillée aux attaques pour une part profondes de Knies, de même qu'il ne modifia pas sa propre présentation en fonction d'elles.

[NdT : Les reproches de Knies s'expliquent partiellement par sa situation institutionnelle. En 1853, Roscher, auquel il dédie *Die politische Ökonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode*, est professeur ordinaire depuis presque dix ans, alors que Knies supporte très mal d'avoir été contraint d'accepter un poste d'enseignant d'histoire et de géographie dans le secondaire en Suisse à Schaffhausen en août 1852 après avoir été Privat-Dozent aux côtés de Hildebrand à Marburg (cf *Die politische Ökonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode*, 1853, Vorrede, VIII). Knies obtint en 1855 un poste de professeur ordinaire de sciences camérales à l'Université de Freiburg en Breisgau.]

7. *NdT* : Knies fut d'abord l'élève, l'ami et le collaborateur de son aîné Hildebrand (1812-1878) à l'université de Marburg. Knies reprocha (*Die politische Oekonomie* (1853), 33) à Hildebrand d'en être resté dans *Die Nationalökonomie der Gegenwart und Zukunft* (1848) à une vague polémique contre le cosmopolitisme de la théorie économique sans avoir développé les outils épistémologique de la théorie historique dans un deuxième volume prévu. Tous mes remerciements vont à M. Eisermann pour l'élucidation de cette dispute.

8. *NdT* : Weber retrace ici brièvement l'histoire de la science économique allemande entre 1853 et 1883. Menés par John Prince-Smith (1809-1874), immigré d'Angleterre, député à la chambre de Prusse puis au Reichstag, des journalistes et/ou hommes politiques furent d'ardents défenseurs du libre-échangisme. Ils créèrent en 1858 la « Volkswirtschaftliche Gesellschaft », et à partir de cette date se réunirent chaque année en congrès des économistes libéraux, des commerçants et des industriels. J. Faucher créa en 1863 la revue libre-échangiste trimestrielle *Vierteljahrsschrift für Volkswirtschaft und Kulturgeschichte*. Ils exercèrent jusqu'au début des années 1870 une forte influence sur les hommes politiques chargés des questions économiques ainsi que sur les bureaucrates des ministères prussiens. Pour contre-carrer cette influence, fut fondé en octobre 1872 le *Verein für Sozialpolitik* par de jeunes universitaires (Lujó Brentano (1844-1931), Karl Bücher (1847-1930), Georg Friedrich Knapp (1842-1926), Erwin Nasse (1829-1890) Gustav Schmoller (1838-1917) et Adolph Wagner (1835-1917) notamment). Dirigé par Nasse jusqu'en 1890 puis par Schmoller, le *Verein* se situait dans la perspective de l'école historique de l'économie politique allemande. Max Weber devint membre du *Verein* dès 1888. Ceux que leurs détracteurs nommaient des « socialistes de la chaire » préconisaient une politique économique conforme aux intérêts nationaux et une politique sociale visant l'amélioration de la situation des ouvriers. Ils désiraient éliminer les effets négatifs du libéralisme économique spécialement après la « Gründerkrise » de 1873 en demandant à l'Etat d'intervenir, sans pour autant adopter les analyses des socialistes scientifiques, journalistes en marge de l'université voire contraints à l'exil comme Marx. La majorité des économistes universitaires se rallièrent à ce courant, à une époque où la dépression (1873-1879) et la politique de Bismarck, anti-libérale à partir de 1878, marginalisaient la pensée libre-échangiste en Allemagne. Sur l'école libre-échangiste, cf : Roscher *Geschichte der Nationalökonomie*, München, R. Oldenbourg, 1874, 1014-1020.

9. *NdT* : Karl Knies *Das Geld* (1873), *Der Credit 1. Hälfte* (1876), *Der Credit 2. Hälfte* (1879), Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.

méthode « historique », se retrouva, trente ans plus tard (1883), face à une deuxième édition¹⁰. Elle parut juste avant que les *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften* de Menger, le compte rendu que Schmoller leur consacra et la violente réplique de Menger¹¹ n'aient porté à son paroxysme le conflit des méthodes [43] en économie politique, et au même moment que l'*Einleitung in die Geisteswissenschaften* de Dilthey¹², qui présentait la première grande esquisse d'une logique de la connaissance *ne relevant pas* des sciences de la nature.

Analyser l'œuvre de Knies est loin d'être facile. Tout d'abord, le style est parfois gauche au point d'en être presque incompréhensible. Cela est dû à la manière de travailler de ce savant qui, dans une même phrase, emboîtait les propositions les unes dans les autres au fur et à mesure de ses cogitations, sans se soucier de savoir si la période qui en résultait ne se disloquait pas sur le plan de la syntaxe¹³. Ce faisant, assailli par une foule d'idées, Knies laissait même parfois passer les contradictions les plus manifestes dans des phrases qui se suivaient de près et c'est ainsi que son livre est semblable à une mosaïque de pierres de couleurs très diverses, harmonieuses seulement de loin, mais non dans le détail. Les ajouts de la deuxième édition, juxtaposés de manière relativement inorganique au texte qui demeure presque inchangé, représentent par rapport aux idées contenues dans la première [édition] pour une part un éclaircissement et un prolongement, mais aussi, pour une autre part, un revirement conscient vers des points de vue assez éloignés. Celui qui voudrait restituer dans toute sa profondeur le contenu entier de cette œuvre foisonnante de pensées, n'aurait d'autre solution que de commencer par démêler les fils qui proviennent, pour ainsi dire, de différents écheveaux de pensées, se côtoient et s'entremêlent, puis de systématiser chaque ensemble de pensées séparément¹⁴.

10. *NdT* : Weber avait dix-neuf ans lors de la parution de la seconde édition et suivait à l'université de Heidelberg les cours de Karl Knies. Lettre du 2 mai 1882, du 23 février et du 5 mai 1883 (Max Weber *Jugendbriefe*, Tübingen, 1936, 41, 71 et 74).

11. *NdT* : Max Weber fait ici référence aux *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der politischen Ökonomie insbesondere*, Leipzig, Duncker & Humblot, publiées par Carl Menger en 1883, à leur recension par Gustav Schmoller « Zur Methodologie der Staats- und Sozialwissenschaften », *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im deutschen Reich*, 7, 1883, p. 975-994 (rééditée dans Gustav Schmoller, *Zur Literaturgeschichte der Staats- und Sozialwissenschaften*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, 1888, 275-304) à laquelle Menger répondit par un écrit polémique intitulé *Die Irrtümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie* en 1884 (Wien, Hölder).

12. *NdT* : Dilthey, Wilhelm *Einleitung in die Geisteswissenschaften. Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte* (1883), in *Gesammelte Schriften*. I. Band, 9. Auflage : 1990, B. G. Teubner, Verlagsgesellschaft, Stuttgart, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen. Traduction partielle en français : Wilhelm Dilthey, *Oeuvres*, t. I, *Critique de la raison historique. Introduction aux sciences de l'esprit et autres textes*. Présentation, traduction et notes par Sylvie Mesure, éditions du Cerf, collection « Passages », 1992.

13. *Note de Weber* : Pour un exemple de ce genre de période impossible née de la sorte, voir : 1^{re} édition, 203.

14. *Note de Weber* : Ici, il ne s'agit pour nous que de développer des problèmes logiques déterminés, aussi nous ne visons pas une telle restitution exhaustive. Pour notre fin, il suffit

[44]

[Le « Libre-arbitre » et la « détermination par la nature » chez Knies en relation avec des théories modernes]

C'est seulement dans la deuxième édition¹⁵ que Knies a définitivement précisé son avis sur la place de l'économie politique dans les sciences, mais son argumentation y est tout à fait conforme à celle de la première édition. [Cette deuxième édition] analyse donc les processus qui résultent du fait que l'homme, pour subvenir aux besoins « de la vie personnelle humaine », dépend du « monde extérieur » ; c'est là une délimitation qui, au regard des tâches historiquement constituées de notre science, est à la fois trop large et trop restreinte. Afin de déduire à partir de ces mêmes tâches de l'économie politique la méthode qui est la sienne, Knies place à côté des « sciences de la nature » et des « sciences de l'esprit » (groupes qu'avait déjà distingués Helmholtz en fonction de l'*objet* dont ils traitent¹⁶) un troisième groupe, les « sciences historiques », en tant que disciplines qui

de partir de la première édition et des articles de Knies datant des années cinquante, la deuxième édition et les travaux plus tardifs, en particulier *Geld und Kredit*, seront inclus sans autre remarque quand leurs développements présentent purement et simplement un approfondissement de ceux-là ; les points de vue divergents de l'époque suivante, si tant est qu'y apparaissent de nouvelles conceptions logiques et méthodologiques – ce qui n'est que rarement le cas – seront brièvement traités avec les propositions portant sur ce sujet qui se trouvent déjà dans la première édition. Ici aussi, comme pour Roscher, on fait exactement le contraire de ce que l'on ferait s'il s'agissait d'apprécier la contribution de Knies au plan « historique ». Ses formulations sont mises en relation avec des problèmes de la science qui subsistent encore aujourd'hui et l'intention n'est pas de dresser un tableau de Knies, mais des problèmes qui devaient nécessairement apparaître pour notre travail, et de montrer comment il s'est accommodé de ces problèmes et qu'il fut contraint de le faire en s'appuyant sur des conceptions que beaucoup partagent encore aujourd'hui. Bien entendu, on n'obtient aucunement de la sorte un tableau adéquat de son importance scientifique, on doit même avoir d'abord l'impression, dans les développements de ce premier paragraphe, que Knies n'est que le « prétexte » à ce qui est dit ici.

15. *Note de Weber* : 2^e édition : p. 1 sq. et p. 215.

16. *NdT* : Knies cite Hermann von Helmholtz (1821-1894) sans donner de référence (Karl Knies *Die politische Oekonomie vom geschichtlichen Standpunkte*, 2^e édition, 1883, fotomechanischer Nachdruck, Osnabrück, Otto Zeller, 1964, 5), mais pense très probablement au discours prononcé par celui-ci le 22 novembre 1862 à l'université de Heidelberg lors de son entrée en fonction comme prorecteur : « Über das Verhältnis der Naturwissenschaften zur Gesamtheit der Wissenschaften » in *Vorträge und Reden*, I. Band, 4. Aufl., Braunschweig 1896, 157-185. Helmholtz y oppose l'objet des sciences de l'esprit à celui des sciences de la nature : « les sciences de l'esprit se consacrent directement aux intérêts les plus chers de l'esprit humain et aux ordres [Ordnungen] qu'il introduit dans le monde ; les sciences de la nature se consacrent par contre à une matière [Stoff] extérieure et indifférente » (166). Cette distinction ontologique implique, selon lui, une différence de méthode. Les sciences de l'esprit s'aident d'une « induction artistique » là où les chercheurs en sciences de la nature ont recours à une « induction logique » : « puisque nous nous imputons une volonté libre, c'est-à-dire la capacité à agir de notre propre chef sans être contraints par une loi de causalité [Causalitätsgesetze] stricte et inéluctable, nous nions de ce fait absolument la possibilité de réduire ne serait-ce qu'une partie des manifestations de l'activité de notre âme à une loi qui engage de manière stricte » (171).

ont affaire à des processus extérieurs mais *codéterminés* par des motifs relevant de l'« esprit »¹⁷.

Partant du présupposé, évident pour lui, selon lequel la « division du travail » scientifique présente une répartition de la matière factuelle donnée objectivement et qu'en outre c'est cette matière qui, assignée objectivement à chaque science, lui prescrit sa méthode, Knies aborde ensuite la discussion des problèmes méthodologiques de l'économie politique. Du fait que cette science considère l'agir humain sous des conditions qui sont pour une part données par la nature, pour une autre déterminées historiquement, Knies tire la conclusion qu'« interviennent » à titre de déterminants, dans le matériau d'observation de cette science, d'un côté (celui de l'agir humain) le « libre arbitre » humain, de l'autre au contraire des « éléments de nécessité » ; autrement dit – premièrement, dans les conditions *qui relèvent de la nature*, le nécessitarisme aveugle des événements naturels, et deuxièmement, dans les conditions qui sont données par l'histoire, la puissance des connexions collectives¹⁸.

Knies conçoit donc l'efficace [Einwirkung] des connexions naturelles et « universelles » tout simplement comme [45] l'efficace *relevant d'une loi*, puisque pour lui, comme pour Roscher, la causalité [Kausalität] est synonyme du fait de relever d'une loi [Gesetzmäßigkeit]¹⁹. C'est ainsi qu'il

17. *NdT* : Knies, *ibid.*, 5-6 : « Il nous faut regrouper [les sciences de l'Etat et de la société qui comprennent l'économie politique] avec d'autres disciplines – tout en maintenant la distinction entre les sciences de la nature et de l'esprit – en un troisième groupe pour lequel la désignation de sciences *historiques* peut être maintenue. Mais ce qui est décisif c'est la différence matérielle [sachliche] qui apparaît aussi profondément et largement dès la première observation de l'objet spécifique examiné, en particulier aussi pour le travail de recherche dans le domaine des sciences de l'Etat et de la société. [...] Nous n'avons donc ici affaire ni simplement au monde « intérieur » [« Innen »- Welt] ni simplement à un monde « extérieur » [« Aussen »- Welt] à l'homme, mais il est bien plus question d'un *monde extérieur* [Aussenwelt] que la recherche en « sciences de la nature » distingue des phénomènes perçus par les sens et qui est *codéterminé* par des causes du « monde intérieur » [welche durch « innenweltliche » Verursachung mitbedingt ist]. »

18. *Note de Weber* : Cf : p. 119 (1^{re} édition – faute d'un ajout spécifique, c'est toujours celle-ci qui est sous entendue dans ce qui suit). [*NdT* : « Il est tout aussi légitime de montrer l'effectivité parallèle et conjointe des deux facteurs [de la nécessité et de la liberté] sur le mouvement de l'économie nationale, qu'en ce qui concerne le développement de l'histoire universelle » (p. 119)]

19. *Note de Weber* : Il affirme cela explicitement à la page 344. [*NdT* : « La preuve du caractère nomologique [Gesetzmäßigkeit] d'un phénomène est dépendante de la preuve d'une relation de causalité [Causalitätsverhältnis] entre la cause et l'effet. [...] Donc là où apparaît dans un nexus causal une cause, à savoir une force déterminée selon son essence, elle ne peut pas ne pas mettre en action son existence et son effectivité de telle sorte qu'elle agit toujours de la même manière sur la production de phénomènes. On a donc démontré l'existence d'une loi d'un phénomène lorsqu'on a prouvé qu'il existe un rapport de causalité pris en ce sens. » (p. 344). Cet amalgame entre le principe du déterminisme et le principe de causalité a déjà été relevé par Schmoller dans son compte rendu de la deuxième édition du livre de Knies : « j'affirme seulement que dans le domaine psychologique nous devons également supposer un nexus causal toujours identique. Les lois psychologiques de la motivation sont certes différentes des lois de la nature du monde extérieur, mais le principe de causalité [Satz der Kausalität] vaut de la même manière quant à sa nécessité inexorable dans les deux domaines, alors que chez Knies on a souvent l'impression qu'il veut le nier en faveur de l'« élément personnel » en tant

substitue à l'opposition entre l'agir humain finalisé d'un côté, et les conditions de cet agir qui sont données par la nature et la constellation historique de l'autre côté, cette *toute autre* opposition : d'un côté, l'agir « libre » et donc irrationnel et individuel des personnes, et de l'autre le caractère *nomologiquement*²⁰ déterminé des conditions de l'agir données par la nature²¹. L'efficace de la « nature » sur les phénomènes économiques devrait en fait déterminer, selon Knies, le déroulement nomologique de ces derniers. Or, s'il est vrai que les lois de la nature interviennent bien *dans* l'économie humaine aussi, elles ne sont pourtant pas des lois de l'économie humaine²² et cela parce que, selon lui, la liberté de la *volonté* humaine surgit en elles sous la forme de l'agir « personnel ».

Nous verrons par la suite que cette justification « de principe » de l'irrationalité des événements économiques se retourne précisément contre ce que Knies affirme par ailleurs au sujet de l'efficace des conditions naturelles sur l'économie car c'est alors précisément la configuration géographique et historique « individuelle » des conditions économiques qui apparaît comme l'élément *excluant* l'établissement de lois universelles de l'agir économique rationnel.

Mais il est utile de discuter²³ dès maintenant un peu plus avant l'ensemble

que processus causal historique [historischer Verursachung]. » (in *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, siebenter Jahrgang, 1883, p. 289/1385 rééditée dans Gustav Schmoller, *Zur Literaturgeschichte der Staats- und Sozialwissenschaften*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, 1888, 204-210.)]

20. NdT : Contrairement à son habitude, Weber emploie indifféremment dans ce paragraphe « gesetzlich/Gesetzlichkeit » et « gesetzmässig/Gesetzmässigkeit » pour désigner le fait de relever des lois de la nature. « Gesetzlich » désigne la plupart du temps la conformité aux lois juridiques.

21. *Note de Weber* : Les connexions collectives puisqu'elles forment un groupe spécifique sont délaissées. Puisqu'elles contiennent de l'« agir », Knies considère qu'elles aussi relèvent de l'irrationalité.

22. *Note de Weber* : p. 237, 333/334, 352, 345. [NdT : « Mais nous devons bien entendu tenir compte du fait que les lois de la nature ne sont pas des lois de l'économie humaine, mais seulement des lois de la nature qui restent partout effectives et qui le restent donc aussi pour l'activité économique de l'homme ; ce ne sont donc pas non plus des lois de la nature de l'économie nationale, mais des lois qui se manifestent *dans* l'économie nationale, des lois de la nature auxquelles l'activité économique se doit de prêter attention. » (p. 237)]

23. *Note de Weber* : Dans sa discussion de l'œuvre de Knies, Schmoller a déjà rejeté sa formulation, puisque la nature non plus ne se répète jamais exactement (*Zur Lit.-Gesch. der Staats- u. Sozialwissensch.*, p. 205). [NdT : « L'opposition entre les phénomènes de la nature et les phénomènes sociaux est au centre des développements méthodologiques de Knies. Ceux-là – dit-il – se répètent sans cesse de la même manière, ceux-ci connaissent un développement [Entwicklung] qui exclut la répétition du même. [...] J'aimerais lui objecter que la nature aussi connaît un développement – je rappelle les époques sidérales et géologiques, le développement d'espèce des plantes et des animaux etc... -, que la nature ne répète jamais un chêne, un cheval comme des exemplaires antérieurs, que dès que les causes changent même dans la stricte conformité à la loi, et même à cause de celle-ci, les phénomènes ne peuvent pas se répéter de la même manière. » (Schmoller in *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, siebenter Jahrgang, 1883, p. 289/1385 réédité dans G. Schmoller, *Zur Literaturgeschichte der Staats- und Sozialwissenschaften*, Leipzig, Verlag von Duncker & Humblot, 1888, p. 204-210.)]

de la question abordée ici par Knies. L'identification du caractère déterminé et du caractère nomologique d'une part, de l'agir « libre » et de l'agir « individuel » d'autre part, c'est-à-dire non générique, est une erreur qui, aussi élémentaire soit-elle, est loin de ne se trouver que chez Knies. Bien au contraire, elle hante aussi la méthodologie historique parfois jusqu'à nos jours et cela vaut notamment pour l'intrusion de la « question » du libre arbitre dans les discussions méthodologiques de chacune des sciences particulières. Encore maintenant, ce problème est [46] introduit sans aucune nécessité par les historiens dans les recherches sur la portée des facteurs « individuels » pour l'histoire, et cela entièrement dans le sens de Knies. On retrouve là encore et toujours l'« imprévisibilité » de l'agir personnel qui serait une conséquence de la « liberté » et que l'on aborde comme la *dignité* spécifique de l'homme et donc de l'histoire, soit de manière tout à fait directe²⁴, soit de façon détournée en opposant l'importance « créatrice » de la personnalité agissante à la causalité « mécanique » des événements naturels.

Au vu de tout cela, il ne semblera pas complètement injustifié de repartir de plus loin et d'éclairer quelque peu ce problème cent fois « réglé », mais qui reparaît sans cesse sous une nouvelle forme. Il ne pourra en ressortir que des « évidences », pour une part de la plus triviale espèce, mais ce sont précisément elles qui, comme nous le verrons, courent toujours le risque d'être éclipsées ou même de tomber dans l'oubli²⁵. Acceptons donc provisoirement sans discuter le point de vue de Knies selon lequel les sciences dont l'« agir » humain constitue [47] la *matière* [Stoff] unique ou privilégiée de la recherche présentent une parenté intrinsèque, et puisque c'est incontestablement le cas de l'histoire, nous parlerons ici de « l'histoire et des sciences qui lui sont apparentées », en laissant tout d'abord complètement

24. *Note de Weber* : Ainsi en va-t-il chez *Hinneberg*, *Histor. Zeitschr.* 63 (1889), p. 29, selon lequel le problème de la liberté doit être « la question fondamentale de toutes les sciences de l'esprit ». Tout comme Knies, *Stieve* (*D.Z. f. Gesch.-Wissensch.* VI, 1891, p. 41) considère aussi que le « fait du libre arbitre humain » exclut la supposition du fait de relever d'une loi du type de celle des sciences de la nature. – *Meinecke*, *Hist. Zeitschr.* 77 (1896), p. 264 croit que l'« on considérera les mouvements de foule historiques avec de tout autres yeux, lorsqu'on saura que sont dissimulés dans ces mouvements les contributions de plusieurs milliers de X libres, plutôt que lorsqu'on les conçoit seulement comme résultant d'un jeu de forces agissant comme celles qui relèvent d'une loi. » – Et dans le même article à la page 266, le même auteur parle de ce « X » – le « reste » irrationnel de la personnalité – comme du « trésor sacré intérieur » de celle-ci, de la même manière que *Treitschke* parle avec une certaine dévotion de l'« énigme » de la personnalité. Toutes ces déclarations, dont le rappel de « *l'ars ignorandi* » constitue naturellement le noyau, qui trouve sa justification *du point de vue de la méthode*, reposent pourtant aussi sur la représentation étrange qui veut que la dignité d'une science ou/mais de son objet réside précisément dans ce que nous ne pouvons savoir de lui concrètement et de manière générale. L'agir humain trouverait donc sa signification spécifique en ce qu'il serait *inexplicable* et, par suite, *incompréhensible*.

25. *Note de Weber* : Remarquons expressément qu'à la question de savoir si de tout cela il « résulte » quoi que ce soit pour la *méthodologie pratique* de l'économie politique [Nationalökonomie], il est d'entrée de jeu *répondu par la négative*. C'est pour elles-mêmes que l'on s'intéresse ici à la connaissance de certaines relations logiques et cela, pour les mêmes raisons que l'économie politique scientifique ne désire pas qu'on estime son travail purement et simplement en fonction de « recettes » qu'elle fournirait ou non en vue de « la pratique ».

de côté *quelles* sont ces sciences. Là où il sera seulement question d'« histoire », il faudra toujours songer au sens le plus large du mot (comprenant à la fois l'histoire politique, culturelle et sociale). Par cette « importance de la personnalité » pour l'histoire, importance qui reste encore si vivement débattue, on peut entendre deux choses. D'une part, 1) l'*intérêt* spécifique que présente la connaissance la plus vaste possible de « l'esprit contenu » dans la vie d'individus historiquement « grands » et « uniques » en tant qu'elle a une « valeur propre » ; ou 2) la portée qu'on estime pouvoir attribuer à l'agir concrètement déterminé de certaines personnes singulières – indépendamment du fait qu'on *estime* qu'elles sont « en elles-mêmes » des personnalités « importantes » ou « non » – en tant que facteur *causal* [ursächlich] dans un contexte historique concret. De toute évidence, il s'agit dans les deux cas de relations conceptuelles tout à fait hétérogènes au niveau logique. Les arguments de celui qui nie dans le principe cet intérêt (point 1) ou le rejette parce qu'« injustifié » sont, sur le terrain de la science empirique, naturellement aussi irréfutables que ceux de celui qui, à l'inverse, considère l'analyse qui a pour fin de comprendre et de « revivre » de « grands » individus dans leur « unicité » comme la seule tâche digne de l'homme et comme le seul résultat de l'examen approfondi des contextes culturels qui mérite de se donner de la peine. Certes, ces « points de vue » peuvent eux-mêmes faire à leur tour l'objet d'une analyse critique. Mais en tous cas, le problème qu'on soulève alors n'est ni un problème de méthodologie historique, ni non plus un simple problème de critique de la connaissance, mais un problème de philosophie de l'histoire, à savoir la question du « sens » de la connaissance scientifique de ce qui est historique²⁶. Mais contester la signification *causale* (point 2) dans son ensemble, que ce soit celle d'actions singulières concrètes, ou celle de ce complexe de « motifs constants » que nous nommons en un sens formel « personnalité », cela n'est possible que lorsqu'on est décidé a priori à ne pas prendre en compte les éléments qui, dans un contexte historique donné, sont déterminés de façon causale [ursächlich] par ces actions singulières ou cette personnalité [48], considérant précisément pour cette raison qu'ils ne sont *pas dignes* de notre besoin d'explication causale [kausal]. Sans ce présupposé qui quitte à nouveau le terrain de l'expérience et qui ne peut être fondé sur celui-ci puisqu'il contient un jugement de valeur, c'est bien sûr du seul cas individuel, c'est-à-dire de la question : quels composants d'une réalité historiquement donnée *doivent* être expliqués de manière causale dans chaque cas individuel, et quelles sources sont disponibles, qu'il dépend de savoir si 1) en régressant jusqu'à la cause, nous rencontrons l'action concrète (ou l'omission) d'un individu singulier qui, en vertu de sa *singularité*, est dotée de signification – par exemple l'édit de Trianon²⁷ –, et puis 2) s'il suffit

26. *Note de Weber* : Car la théorie de la connaissance historique constate et analyse la signification du rapport aux valeurs pour la connaissance historique, mais elle ne *fonde* pas à son tour la validité des valeurs.

27. *NdT* : Weber fait probablement référence au « décret » de Trianon du 5 août 1810, par lequel l'Empire français renforça le Blocus continental en frappant d'une taxe douanière

ensuite, pour interpréter de manière causale cette action-là, d'éclairer l'ensemble des stimulations à agir qui se trouvent « hors de celui qui agit » en montrant qu'il s'agit là d'une cause suffisante pour motiver le comportement de cet individu singulier selon des règles générales de l'expérience, ou si en outre 3) il faut reconnaître ses « motifs constants » dans leur singularité, et si nous sommes pour autant contraints et légitimés à nous arrêter à ceux-ci, ou si finalement 4) le besoin se fait sentir de voir ces derniers [motifs constants] expliqués également de manière causale à travers leur genèse caractérogénique, par exemple dans leur naissance à partir, suivant les cas, de « dispositions héritées » et des influences de l'éducation, ou des destinées concrètes de la vie et de la singularité individuelle du « milieu ». Il n'y a bien entendu en aucune façon de différence de principe entre les actions d'un individu et les actions de nombreux individus, pour autant qu'on considère la question de l'irrationalité : le vieux préjugé ridicule de dilettantes naturalistes qui veut que les « phénomènes de masse », lorsqu'ils entrent en ligne de compte comme causes ou effets *historiques* dans un contexte donné, soient « objectivement » moins « individuels » que les actions des « héros » ne se maintiendra, espérons-le, plus longtemps non plus dans l'esprit des « sociologues »²⁸. Mais chez Knies aussi il est question, [49] dans le contexte cité, de l'agir humain en général, et non pas de celui des « grandes personnalités » ; aussi, dans les remarques qui suivront, lorsque nous parlerons d'« agir humain », de « motivation », de « décision » etc., nous aurons dorénavant à l'esprit – tant que le contexte ne fera pas nettement apparaître ou qu'il n'exprimera clairement le contraire – non seulement le comportement d'un individu singulier, mais tout autant les « mouvements de masse ». [...]

[64]

[Irrationalité de l'agir concret et irrationalité du devenir naturel concret]

Nous ne discuterons pas en quel sens, en outre, l'historien emploie le concept de « créatif » et y est autorisé par un droit « subjectif ». Nous nous

qui pouvait atteindre 50 % de leur valeur toutes les denrées coloniales, sauf celles des colonies françaises.

28. *Note de Weber* : Le caractère individuel du « phénomène de masse », dès que celui-ci apparaît comme un chaînon dans des connexions *historiques*, n'est bien entendu pas remis en cause par les remarques de Simmel (*Probleme der Geschichtsphilosophie*, 2^e édition, p. 63 en bas) ni non plus, c'est certain, de l'avis de Simmel lui-même. Le fait que ce soit ce qui, parmi la multitude des individus concernés, est généralement le même qui constitue le « phénomène de masse » n'empêche pas que sa signification *historique* réside dans le contenu *individuel*, la cause individuelle, les effets individuels de cet ensemble commun aux nombreux individus (par exemple, une représentation religieuse concrète, une constellation d'intérêts économiques concrète). Seuls des objets réels [wirklich] c'est-à-dire concrets, sont, dans leur configuration individuelle, des causes *effectives* [reale Ursachen], et ce sont celles-ci que recherche l'histoire. Sur la relation entre les catégories de « raison réelle » [Realgrund] et de « raison de connaissance » [Erkenntnisgrund] et les problèmes méthodologiques en histoire, voir mon débat avec Eduard Meyer et quelques autres (voir plus bas, p. 234 sq.).

tournerons plutôt à nouveau vers le point de départ de ces discussions, c'est-à-dire la conception de Knies, et nous ferons un certain nombre de remarques concernant la croyance en l'*irrationalité* spécifique de l'agir humain ou de la « personnalité » humaine. Nous considérons ici le concept d'« irrationalité » tout d'abord au simple sens vulgaire de l'« imprévisibilité » qui, de l'avis de Knies et de bien d'autres maintenant encore, ne peut être que le symptôme du « libre arbitre » humain, et sur laquelle on tente de fonder une sorte de dignité particulière aux « sciences de l'esprit » parce qu'elles traiteraient en effet de ces êtres qui, *en vertu de cette imprévisibilité*, auraient particulièrement bonne réputation. Mais, pour commencer, on ne ressent dans la réalité « vécue » absolument pas d'« imprévisibilité » *spécifique* au faire humain. Chaque commandement militaire, chaque loi pénale, et même chaque affirmation que nous émettons dans notre commerce avec autrui « compte » sur l'intervention de certains effets déterminés dans la « psychè » de ceux auxquels une telle affirmation est destinée – non pas sur une univocité absolue à tous égards et pour tout le monde, mais sur une univocité suffisante *pour les fins* que veulent servir en tout cas le commandement, la loi, l'affirmation concrète. Considérée d'un point de vue logique, une telle affirmation compte sur cette intervention en un sens qui ne diffère en rien des calculs « de statique » d'un constructeur de ponts, des calculs de chimie agricole d'un cultivateur ni des estimations physiologiques d'un éleveur de bétail, et celles-ci sont elles-mêmes des « calculs » au même sens que les estimations économiques d'un arbitragiste et d'un agent de change : chacun de ces « calculs » se contente et se satisfait modestement du degré d'« exactitude » qui lui est nécessaire et qu'il peut concrètement atteindre pour ses fins spécifiques en fonction de l'état de ses sources. Il n'y a donc pas de différence *de principe* avec les « processus naturels ». Par exemple, la « prévisibilité » de « processus naturels » dans la [65] sphère des « prévisions météorologiques » n'est pas le moins du monde aussi « sûre » que le « calcul » de l'agir d'une personne qui nous est connue, et ce calcul, aussi accompli notre savoir nomologique soit-il, reste tout à fait incapable d'atteindre un tel degré de certitude. Mais il en va de même dès qu'il est question non pas de relations déterminées, obtenues par abstraction, mais de la pleine individualité d'un « processus naturel » à venir²⁹.

29. *Note de Weber* : C'est pourquoi la question de la « prévisibilité prospective » ne devrait absolument pas être placée au centre de la méthodologie comme le fait Bernheim dans *Hist. Methode*, 3^e édition, p. 97. [NdT : Le premier chapitre du manuel publié par Bernheim (*Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie*, Leipzig, Duncker & Humblot, 3^e édition : 1903 (1^{re} édition : 1889)) définit le concept et l'essence des sciences historiques. Il souligne l'irréductibilité des sciences historiques aux sciences de la nature sans toutefois affirmer que la liberté humaine introduit une indétermination interdisant l'explication causale. Au contraire, il précise qu'il « ne s'est pas engagé dans le problème du *libre arbitre* » (96, note 1) et fonde son raisonnement sur la distinction entre cause et loi (95). Pour Bernheim, « la connaissance historique a affaire à des phénomènes, dont l'essence est d'être déterminée par une causalité psychique et qui, pour cette raison, ne peuvent être saisis qu'en fonction de leurs différentes finalités qualitatives et expliqués que de façon régressive. Ils ne peuvent pas être déduits de façon progressive et subsumés sous des concepts

Mais même les réflexions les plus triviales montrent en outre que, même dans le domaine du *regressus* causal, la situation est en un certain sens précisément à l'inverse de ce que suppose la « thèse de l'imprévisibilité », et qu'en tous cas on ne peut absolument pas dire que l'« agir » humain présente un plus « objectif » en irrationalité de ce type, c'est-à-dire un plus qui resterait valable, *même abstraction faite* de nos points de vue axiologiques.

Lorsque la tempête a fait tomber un bloc d'une falaise et qu'il a éclaté en de multiples débris dispersés, alors le fait et – mais là déjà, de façon assez indéterminée – la direction générale de la chute, le fait et peut-être – mais encore une fois de façon assez indéterminée – le degré général de l'éclatement et également, dans le meilleur des cas, si l'on a procédé au préalable à une observation fouillée, la direction approximative de l'une ou de l'autre chute, sont « explicables » de manière causale à l'aide de lois mécaniques connues, au sens d'un « recomptage ». Mais si l'on voulait par exemple déterminer en combien de morceaux de quelles formes le bloc éclata et selon quels regroupements ces morceaux gisèrent sur le sol, concernant ces aspects et toute une infinité d'« aspects » analogues du processus, bien qu'eux aussi ne représentent que de pures relations quantitatives, notre besoin causal, *si* pour quelque raison que ce soit il fallait les connaître, se contenterait du jugement selon lequel le fait donné ne contient rien d'« inconcevable », – c'est-à-dire rien de *contradictoire* avec notre savoir « nomologique ». Mais un « regressus » véritablement causal nous semblerait non seulement tout à fait impossible en raison de l'« imprévisibilité » absolue de ces aspects du processus – étant donné que les déterminants concrets ont, pour nous, disparu sans laisser de traces – [66] mais il nous semblerait aussi, hormis cela, tout à fait « inutile ». Notre besoin d'explication causale ne se réveillerait que si le résultat de cette chute de pierre recelait un phénomène singulier qui, à première vue, semblerait en contradiction avec les « lois de la nature » qui nous sont connues. – Aussi simple cet état de choses soit-il, il est néanmoins bon d'être le plus au clair possible sur le fait que cette forme d'explication causale très indéterminée, *excluant* tout jugement *de nécessité* fondé objectivement – et pour laquelle la validité universelle du « déterminisme » reste un pur a priori – est tout à fait typique

universels. Les lois et les concepts des sciences de la nature ne sont pas des moyens suffisants d'une connaissance historique. » (125). Citant régulièrement Windelband et Rickert, Bernheim souligne – comme Weber – qu'une science se définit par sa visée de connaissance. Mais Weber lui reproche de penser que la spécificité des sciences de la nature, consiste à pouvoir prévoir des événements futurs. Pour Weber, la prévisibilité prospective ne constitue pas un critère caractéristique des sciences de la nature puisque les phénomènes naturels à venir ne sont pas plus prévisibles que les actions humaines, ce sont, comme ces dernières, des réalités concrètes singulières. La prévisibilité prospective est plus sûre là où il s'agit de « relations déterminées obtenues par abstraction ». Mais si Bernheim choisit la prévisibilité prospective comme critère des sciences de la nature, c'est précisément parce que, pour lui, le travail du chercheur en sciences de la nature, lorsqu'il étudie des êtres vivants par exemple, consiste nécessairement à abstraire leurs différences qualitatives et à « ne considè[r] l'individu singulier que comme l'exemplaire moyen d'une espèce » (97).]

du déroulement de l'explication « causale » de processus singuliers concrets. – Dès qu'on s'adresse à elles avec le désir d'expliquer des phénomènes *singuliers* concrets, des sciences comme la météorologie mais aussi la géographie et la biologie doivent extrêmement souvent, comme dans ce cas trivial, répondre à notre besoin causal dans des formes en principe tout à fait analogues. Et il n'est presque plus utile aujourd'hui de souligner combien le concept biologique d'« adaptation », par exemple, est éloigné de toute imputation « exacte » de processus phylogénétiques constatés (ou présumés), et notamment combien les jugements *de nécessité* causaux lui sont étrangers³⁰. Dans ces cas précis, nous nous contentons précisément du fait que le phénomène singulier concret est en général *interprété* comme « concevable », c'est-à-dire qu'il ne contient rien qui contredise directement notre savoir empirique nomologique, et nous faisons preuve d'une telle modération – comme dans le cas des phénomènes de la phylogenèse – principalement parce que ni aujourd'hui, ni peut-être jamais, nous ne pourrions en savoir davantage, et aussi – comme dans l'exemple de la chute de la falaise – parce qu'en plus nous ne ressentons pas le besoin d'en savoir davantage.

La possibilité de jugements *de nécessité* causaux pour l'« explication » de processus concrets n'est pas du tout la règle, mais l'exception, et de tels jugements ne se rapportent toujours qu'à certains éléments du processus, ceux qui sont pris en compte, tandis qu'on fait abstraction d'une infinité d'autres qui doivent et peuvent être laissés de côté parce qu'« indifférents ». [67] Dans le domaine du faire humain doté d'une portée historique³¹, qu'il s'agisse des actions concrètes menées par un individu et qui ont une portée historique, ou qu'il s'agisse de la manière dont s'est produit dans les rapports sociaux entre des groupes un changement auquel beaucoup d'individus ont œuvré dans un complexe entremêlement, les chances de regressus causal se présentent d'ordinaire sous une forme tout aussi complexe et dans des ramifications tout aussi individuelles que dans l'exemple du regroupement des éclats de blocs de la falaise. Et puisque dans l'exemple du regroupement des éclats de falaise, en continuant à remonter dans les détails du déroulement et du résultat, on « peut accroître » le nombre des facteurs causaux

30. *Note de Weber* : La manière de voir de L.M. Hartmann, *op. cit.* [NdT : cf. WL 63 note : L.M. Hartmann *Die geschichtliche Entwicklung* (1905)], montre d'ailleurs que la nature de ce concept est encore et toujours méconnue. Nous reviendrons à une autre occasion sur ce sujet.

31. *NdT* : Weber sous-entend ici la distinction opérée au début de la deuxième partie de son article intitulé « l'« objectivité » de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » publié un an auparavant entre les phénomènes « économiques » [« wirtschaftliche » Erscheinungen] comme les événements propres à la vie de la bourse, les phénomènes « ayant une portée économique » [« ökonomisch relevante Erscheinungen »] comme les phénomènes religieux ayant des effets économiques et les phénomènes « conditionnés par l'économique » [« ökonomisch bedingte Erscheinungen »] à l'image de l'influence des motifs économiques sur les goûts artistiques. (WL 162 ; ETS 137-138 (traduction modifiée)). En parlant ici d'actions humaines ayant une portée historique, Weber inclut un grand nombre d'actions différentes – événements ponctuels ou changements structurels – ayant eu des effets historiques.]

pouvant éventuellement être pris en compte au-delà de tout « nombre donné, aussi important soit-il », puisque donc cet incident [Vorgang] comprend, comme *tout* déroulement, si simple soit-il en apparence, une *infinité* intensive de multiplicité, dès lors que l'on *veut* bien en prendre conscience, aucun déroulement d'« actions » humaines ne peut, aussi complexe soit-il, en principe contenir « objectivement » *plus* d'« éléments » qu'on n'en trouve dans cet incident simple de la nature physique. Mais les différences avec ce « processus naturel » [Naturvorgang] apparaissent au regard des considérations suivantes :

[La « catégorie » de l'« interprétation »]

1. Notre besoin causal *peut* trouver dans l'analyse d'un comportement humain une satisfaction *qualitativement* autre et qui implique également une coloration qualitativement autre du concept d'irrationalité. En vue de son interprétation, nous pouvons nous assigner pour but, au moins en principe, de ne pas seulement le rendre « concevable », c'est-à-dire « possible » au sens d'une compatibilité avec notre savoir nomologique, mais aussi de le « comprendre », c'est-à-dire de mettre au jour un « motif » concret qui puisse être « revêcu » « intérieurement », ou un ensemble complexe de motifs de ce genre auquel nous l'imputerions avec un degré d'univocité variable selon les sources [à notre disposition]. Autrement dit : l'agir individuel, à cause de son *interprétabilité* qui fait sens – dans les limites qui sont les siennes – est en principe spécifiquement moins « irrationnel » que le processus naturel individuel. Dans les limites de l'interprétabilité, car là où elle cesse, le faire humain se comporte comme la chute du bloc de pierre : l'« imprévisibilité » au sens d'un manque d'interprétabilité est, en d'autres termes, le principe du « *fou* ». Quand notre connaissance historique rencontre un comportement « irrationnel » au sens de l'*imprévisibilité* [68], il est certain que notre besoin causal est régulièrement amené à se contenter d'une manière de « concevoir » orientée en fonction d'un savoir nomologique comme celui de la psychopathologie ou d'autres sciences du même type, il doit s'en contenter au même sens que pour le regroupement des éclats de falaise – mais il ne doit *pas* non plus se contenter *de moins*. On peut aisément se représenter concrètement le sens de cette rationalité qualitative des procès « interprétables ». Le fait que lors d'un seul coup de dés lancés avec un gobelet le six sorte, – si le dé n'est pas « truqué » – échappe totalement à toute imputation causale. Cela nous apparaît « possible », c'est-à-dire que cela ne heurte pas notre savoir nomologique, mais la conviction que cela *devait* « nécessairement » se passer ainsi, reste un *pur a priori*. Le fait que lors d'un grand nombre de lancers de dés – en présupposant que le dé est « équilibré » – les chiffres qui sortent se répartissent approximativement de même sur les six faces, nous apparaît comme « plausible », nous « concevons » cette validité empiriquement constatable de la « loi des grands nombres » de telle manière que le contraire – la favorisation durable de certains chiffres bien qu'on continue à lancer les dés – ferait

naître en nous la question de la raison à laquelle on pourrait imputer cette différence. Mais, de toute évidence, ce qui est caractéristique est la manière essentiellement « négative » dont notre besoin causal est ici apaisé, comparé à l'« interprétation » de chiffres statistiques rendant compte par exemple de l'effet de certains changements économiques notamment sur la fréquence des mariages, interprétation qui devient, sous l'effet de notre propre imagination, formée à l'école de l'expérience quotidienne, une interprétation *causale* réellement positive partant de « motifs ». Et alors que dans le domaine de ce qui est « ininterprétable », le processus individuel *singulier* – chaque lancer de dé, l'éclatement du bloc de pierre qui tombe de la falaise – restait tout à fait irrationnel au sens où nous devons nous contenter de l'existence de la possibilité nomologique – c'est-à-dire qui ne contredit pas les règles de l'expérience – et où seule la *pluralité* des lancers singuliers pouvait, dans certaines conditions, nous conduire au-delà, jusqu'à des « jugements de probabilité » ; en revanche, le comportement de Frédéric II en l'an 1756 par exemple³², est à nos yeux, dans une situation singulière et tout à fait individuelle, non seulement nomologiquement « possible », comme l'éclat de falaise, mais aussi « téléologiquement » *rationnel*, non au sens où nous pourrions parvenir par une [69] imputation causale à un jugement de *nécessité*, mais de sorte que nous trouvions que le processus est « adéquatement causé », – c'est-à-dire que, si nous présupposons que le Roi avait des intentions et des idées (plus ou moins vraies ou fausses) déterminées et que son action a été rationnellement déterminée par celles-ci, ce processus est « suffisamment » motivé. L'« interprétabilité » fournit ici un plus en termes de « prévisibilité », comparé aux procès naturels non « interprétables ». Elle se situe, si on la considère purement selon le mode de satisfaction du besoin causal, au même niveau que les cas de « grands nombres ». Et même lorsque l'interprétabilité « rationnelle » obtenue à partir des intentions et des idées fait défaut, donc par exemple lorsque des affects « irrationnels » entrent en jeu, le rapport demeure au moins potentiellement analogue puisque, connaissant le « caractère », nous pouvons intégrer ces affects dans notre imputation en tant que ce sont des facteurs « compréhensibles » dans leur effectivité. Ce n'est que lorsque nous nous

32. *NdT* : Frédéric II (1712-1786) développait depuis le début de son règne une politique extérieure tout entière dirigée contre l'Autriche qui le conduisit à envahir la Silésie et ainsi à ouvrir les hostilités de la guerre de succession d'Autriche (1740-1748). Il était alors l'allié de la France, la Saxe et la Bavière contre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. Or lorsque la Grande-Bretagne ouvrit à nouveau les hostilités en saisissant 300 navires de commerce français (1755), la Prusse changea de camp et s'allia à elle en signant le traité de Westminster (1756). Cette décision provoqua un renversement des alliances par lequel la France et l'Autriche se retrouvèrent alliées (traité de Versailles, 1756) et déclencha la guerre de sept ans (1756-1763). Elle mena la Prusse au bord du désastre puisqu'elle allait être vaincue par la Russie, quand mourut la tsarine Elisabeth. Pierre III signa la paix (1762) et Frédéric II put concentrer ses efforts et reconquérir la Silésie. Weber choisit sans doute à dessein l'exemple d'une stratégie longtemps perçue comme une erreur de calcul pour montrer qu'il est possible de saisir les motivations y compris d'actions qui purent sembler dénuées de sens à leur époque.

heurtons, comme c'est le cas parfois chez Frédéric Guillaume IV³³, à des réactions d'une absurdité et d'une démesure foncièrement pathologiques, excluant l'interprétation, que nous en revenons à la même quantité d'irrationalité que dans les processus naturels vus plus haut. Mais dans la même mesure où l'interprétabilité décroît (et donc où l'« imprévisibilité » augmente) nous avons l'habitude – et c'est ici que l'on voit la relation entre ces discussions et notre problème – de *dénier* à celui qui agit le « libre-arbitre » (au sens de la « liberté de l'agir »)³⁴; autrement dit, nous voyons déjà ici que, si tant est que la « liberté » de l'*agir* (peu importe comment on interprète ce concept) et l'irrationalité de *ce qui se produit* [Geschehen] dans l'histoire se trouvent dans une quelconque relation générale, elles ne sont en tous les cas *pas* dans une relation de détermination mutuelle telle que la présence ou l'augmentation de l'une signifierait aussi l'augmentation de l'autre, mais – comme il apparaîtra de plus en plus clairement – c'est justement l'inverse qui est le cas.

2. Mais notre besoin causal *exige* aussi que, là où il y a en principe possibilité d'« interprétation », on l'effectue, c'est-à-dire que la simple référence à une règle du devenir observée uniquement de manière empirique, aussi stricte soit-elle, ne nous suffit pas pour interpréter l'« agir » humain. Nous exigeons que l'interprétation porte sur le « sens » de l'agir. Lorsque ce « sens » – nous ne nous pencherons pas pour l'instant sur les [70] problèmes que renferme ce concept – peut être immédiatement constaté de manière évidente dans un cas singulier, il nous est indifférent de savoir si l'on peut *formuler* une « règle » de ce qui se produit [Geschehen] qui comprendrait le cas singulier concret³⁵. Et d'autre part la formulation d'une telle règle, même si elle portait en soi le caractère strict de ce qui relève d'une loi, ne nous conduirait jamais au point où la tâche d'une interprétation « qui fait sens » pourrait être *remplacée* par la simple référence à celle-ci. Je dirais même plus : de telles « lois » sont *en elles-mêmes* « insignifiantes »³⁶ pour l'interprétation de l'« agir ». Même en supposant que l'on apporte d'une manière ou d'une autre la preuve empirico-statistique la plus rigou-

33. *NdT* : Frédéric Guillaume IV (1795-1861), roi de Prusse, fut atteint de démence en 1858 et le pouvoir passa au futur Guillaume I^{er}.

34. *Note de Weber* : Pour tout ce qui se rapporte à cette question, voir *Windelband, Über Willensfreiheit*, p. 19 sq. [*NdT* : Cet enseignement, professé pour la première fois au cours du semestre d'été 1879 à Freiburg en Brisgau, a été publié en 1904 (*Über Willensfreiheit. Zwölf Vorlesungen*, Tübingen und Leipzig, Verlag von J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1904). Windelband décrit dans la deuxième leçon sur « la liberté de l'agir » (p. 19-31) les différents degrés de liberté d'action. Il définit l'action comme « un mouvement du corps appelé par une volonté et qui lui correspond dans son activité finale », le point décisif de l'agir résidant selon lui dans « ce passage de la volonté à des mouvements du corps. » (p. 19)]

35. *Note de Weber* : Nous mettrons l'accent très prochainement sur le fait que, pour cette raison, d'un point de vue logique ou matériel, la relation à des « règles » n'est pas du tout *non pertinente* pour l'interprétation. Nous devons ici souligner que phénoménologiquement, l'« interprétation » n'entre pas seulement dans la catégorie de la subsumption sous des règles. Nous verrons plus tard que son essence gnoséologique est complexe.

36. *Ndt* : Weber joue ici sur le double sens de « bedeuten » : « signifier » et « être important ».

reuse du fait que tous les hommes exposés un jour à une situation déterminée ont toujours et en tous lieux eu les mêmes modalités et les mêmes degrés de réaction à cette situation et qu'ils continuent à réagir ainsi aussi souvent que nous créons cette situation expérimentalement, de telle sorte que cette réaction pourrait au sens propre du mot être « calculée », en soi cette preuve ne ferait pas avancer l'« interprétation » d'un pouce pour autant ; car une telle preuve ne nous mettrait pas le moins du monde en position de « comprendre » « pourquoi » donc notre réaction est toujours et entièrement la même, ni pourquoi elle est précisément celle là. Nous n'accéderions pas à cette compréhension tant que nous ne serait pas aussi donnée précisément la possibilité d'une « reconstitution »³⁷ « intérieure » de la motivation par l'imagination : *sans* cette possibilité, la preuve empirico-statistique la plus étendue qui puisse être pensée de l'existence d'une réaction qui peut relever d'une loi resterait donc, au niveau de la *qualité* cognitive, en *retrait* par rapport aux exigences que nous fixons à l'histoire et aux « sciences de l'esprit » qui lui sont apparentées à cet égard – comme nous l'avons dit³⁸, nous laisserons pour commencer de côté la question de savoir quelles elles sont.

Traduit et annoté par Wolf Feuerhahn

37. *Note de Weber* : Nous verrons par la suite que l'on n'est autorisé à parler de « reproduction » [Nachbildung] qu'en un sens très impropre. Mais en l'occurrence il est question de l'opposition phénoménologique à ce qui est « ininterprétable », et l'expression ne prête donc pas à des malentendus.

38. *NdT* : cf. *WL* 47.